

QUATRIÈME JOUR

L'envie de me bagarrer une dernière fois, en me jetant sur ce journal ? Ça m'a pris en revenant de Bretagne, le 28 août. Il faisait beau.

Je rentrais plein d'indulgence, rassasié de promenades vers la pointe du Raz, encore transporté par une marche le long de la baie des Trépassés, toujours sous le charme des virées à la pointe de Trégunc, où nous devons courir pour nous baigner entre deux averses. Nous avons passé une partie de l'été cachés dans une petite maison de la pointe bretonne, du côté du cap Sizun ; une construction modeste, charmante, que chaque nuit les déferlantes semblaient chercher à récurer. C'est de là que j'avais repris, au calme, l'ensemble des documents et comptes-rendus accumulés sur les mouvements islamistes, en général en début d'après-midi, à l'heure de la sieste, tandis que la nounou et mon beau-père regardaient les *Feux de l'amour* à la télé.

C'est une drôle d'expérience que de travailler sur ces grandes affaires sous les combles, tandis que les dialogues des *Feux de l'amour* montent vers la charpente. Parfois, ils commentaient la coiffure d'une actrice, avec ironie, mais pas toujours, et je décelais tantôt une réelle incompréhension dans l'intonation de leurs commentaires au passage d'un échafaudage capillaire trop recherché pour ces journées en Bretagne reculée que nous passions. Après un tel dépaysement et un retour critique sur mes propres travaux, j'étais donc dans les meilleures dispositions, prêt à pardonner beaucoup.

Et puis j'ai reçu un coup de téléphone d'un fonctionnaire de la DST, Philippe B.¹, désigné par sa hiérarchie pour suivre mes activités. Il m'appela tandis que je défaisais mes valises. Je ne reconnus pas immédiatement sa voix, tant la relation de convenance que nous entretenions l'amenait d'ordinaire à me contacter en choisissant un ton débonnaire. Il était plus nerveux cette fois-ci. Je fus surpris qu'il tienne à me rencontrer rapidement. Nous nous sommes retrouvés trois jours plus tard à une terrasse

1. Fonctionnaire de la DST rattaché au service B3 (sécurité), lequel coordonne de nombreuses missions de renseignement ou de suivi des travaux des journalistes d'investigation. Dans ces missions-là, ce service tente de prévenir les révélations de nature à déstabiliser le gouvernement, de connaître les sources des journalistes, voire, occasionnellement, de les manipuler. Ce service, dirigé par le commissaire Philippe B.C., est placé sous la coupe de la sous-direction B, elle-même supervisée par Jean-Jacques Martini.

de café encore baignée de soleil. Indolent, il a tourné le dos aux rayons éclairant les dernières filles court-vêtues qui passaient sur le boulevard¹. Son buste, décollé du dossier de la chaise, s'est avancé vers la table, ses mains ouvertes l'une vers l'autre se sont portées à hauteur du visage, et il a commencé par des banalités d'usage : évidemment il n'avait pas sollicité ce rendez-vous pour deviner l'état de mes recherches du moment. Non, il me voyait pour satisfaire une mission spécifique. Sinon, pourquoi précipiter une telle entrevue, s'asseoir sans un regard pour le bel environnement de cette fin d'été, puis bavarder sur des banalités, en avançant le buste et les mains, le corps trop raide ?

J'attendais que tombe le paravent des civilités, parlant court. Tout à trac, il se lança : en date du 5 août 2004, la DST avait reçu du FBI une demande d'information classifiée secrète me concernant nommément ; en relation avec des indices que je pourrais détenir sur les déplacements d'un terroriste au Proche-Orient. Dans ce cadre, l'agence américaine d'investigation demandait à son homologue français si mes informations « étaient généralement bonnes ». Revenu de vacances, Philippe B. devait rédiger la réponse, selon les ordres donnés par ses supérieurs.

1. Rencontre le 1^{er} septembre 2004, entre 10 h 30 et 11 h 30, café *le Tourville*, boulevard de La Motte-Picquet, Paris.

Auparavant, il devait me sonder sur les raisons pour lesquelles le FBI s'intéressait à moi et découvrir quelles étaient ces fichues informations. Ma mine a dû s'assombrir subitement. Ce message paraissait tellement anachronique, arrivant si tard ! Le terroriste auquel on s'intéressait alors pouvait avoir changé deux fois de continent depuis mon premier et dernier « contact ». J'ai vécu là un de ces grands moments de solitude, pensant que j'aurais mieux fait de ne jamais me préoccuper d'islamisme, et regrettant de ne pas avoir attendu l'heure du repas, en sirotant tranquillement des Campari-Perrier, assis à l'une des trois tables d'un lieu incomparable, minuscule, enchanté, le *Bigorneau langoureux*, près du ponton de l'île de Batz, là où l'on prend le bateau pour Roscoff. Au-dessus de la porte, il y a un bigorneau dessiné, tout lové autour d'un galet.

L'événement à l'origine de cette demande faxée par le FBI remontait à la fin du mois d'avril 2004, alors que je travaillais sur des universités islamiques avec un ancien transfuge du Hezbollah (la milice libanaise chiite pro-iranienne). Tandis que nous nous intéressions à certaines filières syriennes, il m'apprit que l'un des terroristes les plus recherchés au monde, Imad Favez Mugniyah, venait d'être aperçu à Damas. Quelques coups de téléphone sur place, mais aussi à Beyrouth et Alep – la grande ville du nord de la Syrie – corroborèrent ces premiers dires et leur donnèrent un sens : en Irak, la frange radicale des chiites,